

tous les convois. Le troisième se tenait au terminal des trains, « nach Ost », c'est-à-dire Treblinka, dont un jeune évadé reviendra pour, le premier, devant des témoins effarés, parler comme d'un centre d'extermination. Au-delà il n'y a plus rien : la très lointaine Résistance polonaise, les cousins de Suisse qui ne comprennent pas les messages qu'on leur passe, sous couvert de versets bibliques, les bienheureux oncles d'Amérique, planète de science-fiction.

A terme, ce Journal donne l'impression d'un séisme métaphysique. Usant de leurs suppléments ukrainiens et lettons comme nerfs, la Wehrmacht et les SS semblent avoir eux-mêmes obéi au Prince des Ténèbres pour, pendant quatre ans, contraindre, marquer, humilier, affamer, battre et enfumer les juifs de Varsovie – après les avoir parqués dans un ghetto, entre des murs de 3 mètres de haut, à raison de 120 000 par kilomètre carré – pour se convaincre que c'étaient bien des bêtes, que leurs maisons étaient des terriers et leur peau du cuir. « *L'appareil satanique* », dit Seidman, comparant de fait les Allemands à autant d'Antéchrist impatients de mettre en croix le peuple juif désarmé, pour assurer leur supériorité raciale et leur statut de nation élue par l'Histoire.

Il faut souligner l'incroyable précision des notes et l'ampleur d'un appareil critique jamais manichéen. Il a le don de faire revivre chacune des victimes citées, du bouffon révélant par le rire la dimension « cosmique » de la catastrophe à la cantatrice partant vers la mort avec ses partitions sous le bras. Les nazis avaient oublié que ces « bêtes » savaient lire ; le peuple du Livre s'est vengé en écrivant. ■

« *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie* », de Hillel Seidman, traduit de l'hébreu et du yiddish par Nathan Weinstock et annoté par lui. Postface de Georges Bensoussan (*Plon*, « Terre humaine », 710 pages, 195 F).

## Le Soldat inconnu du ghetto

PAR CLAUDE ARNAUD

« **Y**ossel Rakover s'adresse à Dieu » fut d'abord une nouvelle publiée en 1946 dans une revue yiddish d'Argentine. Dû à un jeune écrivain d'origine lituanienne, Zvi Kolitz, le texte se donnait pour le testament qu'un combattant du ghetto de Varsovie aurait roulé dans une bouteille puis dissimulé dans les ruines, avant de mourir sous les balles allemandes. Brève supplique adressée au Très-Haut, cette ultime prière posait la question des victimes de l'Holocauste : pourquoi Dieu nous a-t-il laissés tomber ?

Ce texte, que tous les habitants des shtetl auraient pu contresigner, fut vite retiré à son auteur pour être attribué au fictif Yossel Rakover, qui devint en quelque sorte le Soldat inconnu du ghetto. Traducteurs et poètes s'en emparèrent pour le récrire à leur goût, toujours en l'enrichissant, parfois en se l'appro-

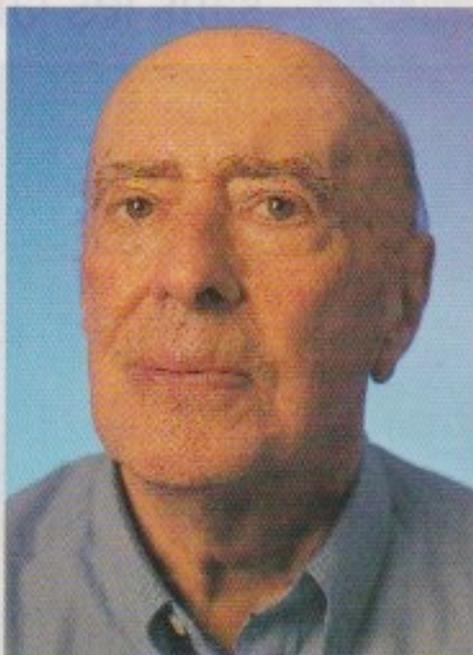
priant. Arraché à son père, affublé de papillotes hassidiques, l'orphelin littéraire pérégrina jusque dans les synagogues de New York, où il fut récité entre deux lectures de textes sacrés, et dans les manuels scolaires, où il suscita une profusion talmudique de commentaires. Comme si cette prière d'un monothéisme déçu était devenue celle d'un peuple tout entier.

Parfois, Kolitz prenait la plume pour rappeler son nom et sa paternité ; mais ce fils de rabbin émigré dès 1940 en Palestine pour devenir un agent secret de l'Irgoun n'était ni entendu ni cru. En s'interposant dans le triangle sacré unissant un héros, un peuple et son Dieu, il gênait. On traita donc d'imposteur ce juif aux mille vies, alors reconverti dans le show-business à Broadway, qui n'avait jamais vu Varsovie et ne connaissait la Shoah, de fait, que par les journaux. Ainsi le testament de Yossel Rakover se débarrassa-t-il de son auteur, alors qu'il était son unique fleuron littéraire – sa « *Marseillaise* », dit Badde, le Schliemann de ce parchemin fictif.

Ce désaisissement a quelque chose de vertigineux. On croirait vivre en direct la sacralisation d'un texte, comme trente siècles plus tôt quand se forma la Bible, cet ouvrage à mille mains ne se reconnaissant qu'un Auteur. La Shoah paraît contemporaine de ces temps reculés où les juifs partaient en déportation pour Babylone ou le Nil. Comme si Zvi Kolitz n'était que le maillon anonyme d'un souci ancestral de mémoire, qui poussait déjà les Esséniens à enfouir leurs écrits dans des jarres, tout parchemin citant Dieu devant être pieusement conservé.

Racontée par Paul Badde, l'histoire magnétique de cette « prière » ouvre des portes. Celle de la Lituanie juive, petite Jérusalem balte vieille de sept siècles, avec ses hassidim dansants et ses érudits polyglottes, massacrés à 94 %. Celle de Gaon de Vilna, prophète d'une ouverture au monde moderne et chrétien, dont témoigne la vibrante postface d'Emmanuel Levinas. Celle d'Israël enfin, qui naquit en réaction contre la destruction du *yiddishland*, mais aussi contre le masochisme sous-jacent à la prière de Rakover. Car le croyant qui voit dans le lâchage céleste une preuve ultime et paradoxale de l'élection juive, ce combattant défait qui se dit « *heureux d'appartenir au peuple le plus malheureux de la terre* » témoigne de ce fatalisme et de cette passivité que les pionniers d'Israël voulaient à jamais abolir.

Les récits de la Shoah seraient-ils en passe de constituer autant d'addenda à la Bible ? ►►



Zvi Kolitz